



Lucia TICHADOU, *Infirmière en 1914. Journal d'une volontaire, 31 juillet-14 octobre 1914*, présenté et annoté par Hélène ÉCHINARD | *Femmes sur le pied de guerre. Chronique d'une famille bourgeoise, 1914-1918*, correspondance présentée, établie et annotée par Jacques RESAL & Pierre ALLORANT

Marseille, Editions Gausson, 2014, 110 p. | Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2014, 467 p.

Françoise Thébaud



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/12698>

DOI : 10.4000/clio.12698

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2015

Pagination : 310-310

ISBN : 9782701194325

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Françoise Thébaud, « Lucia TICHADOU, *Infirmière en 1914. Journal d'une volontaire, 31 juillet-14 octobre 1914*, présenté et annoté par Hélène ÉCHINARD | *Femmes sur le pied de guerre. Chronique d'une famille bourgeoise, 1914-1918*, correspondance présentée, établie et annotée par Jacques RESAL & Pierre ALLORANT », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 42 | 2015, mis en ligne le 14 janvier 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/12698> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.12698>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

Tous droits réservés

Lucia TICHADOU, *Infirmière en 1914. Journal d'une volontaire, 31 juillet-14 octobre 1914*, présenté et annoté par Hélène ÉCHINARD | *Femmes sur le pied de guerre. Chronique d'une famille bourgeoise, 1914-1918*, correspondance présentée, établie et annotée par Jacques RESAL & Pierre ALLORANT

Marseille, Editions Gausson, 2014, 110 p. | Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2014, 467 p.

Françoise Thébaud

RÉFÉRENCE

Lucia Tichadou, *Infirmière en 1914. Journal d'une volontaire, 31 juillet-14 octobre 1914*, présenté et annoté par Hélène ÉCHINARD, Marseille, Éditions Gausson, 2014, 110 p. | *Femmes sur le pied de guerre. Chronique d'une famille bourgeoise, 1914-1918*, correspondance présentée, établie et annotée par Jacques RESAL & Pierre ALLORANT, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2014, 467 p.

- 1 Présenté et annoté par Hélène Échinard, qui a codirigé le *Dictionnaire des Marseillaises* (2012) et y a rédigé la notice « Lucia Tichadou », *Infirmière en 1914* est le journal rédigé par la jeune professeure d'école normale Lucia Bernard entre le 31 juillet, jour de l'assassinat de Jean Jaurès, et le 14 octobre où elle doit, après des menaces de l'administration, abandonner l'hôpital pour rejoindre le poste qui lui a été attribué à Aix-en-Provence. À côté de documents qui permettent de visualiser les lieux évoqués, le cahier photographique montre la belle écriture d'enseignante de Lucia (1885-1961). Une de ses petites-filles a récemment confié le journal à l'historienne qui avait travaillé sur sa grand-mère, un modèle d'ascension sociale par l'école, une communiste résistante, élue à Marseille dès la première élection à laquelle participent les Françaises (municipales d'avril-mai 1945), première adjointe de Jean Christofol l'année 1947, puis élue de l'opposition jusqu'à son dernier mandat (1953-1959).
- 2 Le journal de Lucia, qui voudrait « être un homme » et écrit le 1^{er} août 1914 qu'il « faut être à la hauteur des circonstances », est tenu avec la conscience de vivre un moment exceptionnel, le souvenir de références littéraires ou historiques, le sens de l'introspection. Il fourmille d'abord d'observations sur l'entrée en guerre : trains fleuris et illustrés de caricatures antiallemandes par « une belle jeunesse pleine d'enthousiasme », femmes « fortes et héroïques avec simplicité » – mais elle parle de celles de sa région natale, la Champagne, qu'elle a rejointe et elle les oppose aux « mièvres méridionales » côtoyées dans ses premiers postes de professeure à Pau et Perpignan –, « pouvoir de l'uniforme » qui transforme des mobilisés de tous âges en soldats prêts à en découdre, sentiment de haine contre l'Allemagne qui a violé la neutralité belge, atmosphère d'espionnage. Ces observations, comme sa croyance en la victoire rapide et juste de la France, sont marquées d'un fort patriotisme qui lui fait écrire à propos d'Émile Tichadou, rencontré avant-guerre, réformé engagé volontaire, puis prisonnier en Allemagne : « je ne pourrai jamais aimer un homme qui aura été inutile quand toutes les énergies entraînent en jeu » (12 août). Ce patriotisme lui fait également croire aux bonnes nouvelles des journaux, du moins jusqu'au 18 août où « l'optimisme béat » fait place à la conscience que « la lutte sera dure » et qu'on « cache des choses graves ». De même, si elle maudit comme la presse les Méridionaux accusés d'avoir fait échouer l'offensive en Lorraine¹, elle a pitié du soldat allemand, qui a porté le casque brandi par un Français, comme des prisonniers, « pauvres bougres avachis de faim et de fatigue » (26 août).
- 3 Engagée dans une « guerre sainte », voulant servir, Lucia, qui ne semble avoir reçu aucune formation spécifique autre que les cours d'hygiène de sa formation d'enseignante, a proposé dès le 9 août ses services à l'hospice de Brienne-le-Château, qui devient un « hôpital mixte » sous autorité militaire avant de devenir une ambulance militaire. Sa première tâche est de solliciter des lits et du linge auprès de la population pour installer de nouvelles salles. Elle écrit alors à plusieurs reprises son impatience d'accueillir de « grands blessés », qui allaient bientôt arriver. Son journal est en effet particulièrement intéressant comme témoignage sur le mois de septembre 1914 qui connaît la poussée allemande vers Paris, la contre-offensive sur la Marne où « les hommes tombent comme des mouches » et l'installation dans la guerre. Si elle « admire la science militaire si précise du général Joffre », Lucia déplore la mauvaise organisation médicale, son manque d'unité, son exigence de « paperasses », la valse des ordres et contre-ordres. Elle brosse également des portraits incisifs de médecins mobilisés aux comportements différents : le bellâtre froussard et sans cœur, celui qui

joue le cynique mais « entreprend les cas désespérés », le chirurgien qui a l'expérience des guerres balkaniques et dont les amputés survivent. Elle présente avec empathie quelques cas et personnalités de malades, pour se souvenir précisément et ne pas garder que « des images confuses ». Elle essaie enfin de mettre des mots sur ce qu'elle ressent physiquement et moralement face « aux choses les plus horribles » – le sang et la souffrance, les blessures inimaginables, les amputations, la mort par gangrène gazeuse ou tétanos, le calvaire des blessés de la face. Tantôt elle tient, s'étonnant de n'éprouver « nul dégoût », tantôt elle ressent « des nausées insupportables » ou se désespère de voir mourir un soldat qu'elle a pansé et réconforté des jours durant.

- 4 L'administration a eu raison de la détermination de Lucia de ne refaire la classe qu'une fois la guerre finie. Son expérience d'infirmière proche des lignes est courte mais elle constitue à ses yeux « les moments les plus pleins de [son] existence », une expérience initiatique qui la « trempe » : « Je me sens forte pour toute ma vie, physiquement et moralement », écrit-elle le 6 octobre. Enseignante à l'École normale d'Aix-en-Provence, elle continue de soigner à l'hôpital auxiliaire Croix-Rouge, qui occupe une partie des locaux de l'établissement, et adopte un « filleul » de guerre.
- 5 Écho du travail de Margaret Higonet, qui a publié et commenté les témoignages de deux infirmières américaines engagées près du front, et de celui de Mélanie Morin-Pelletier qui a mobilisé treize journaux d'infirmières du service de santé canadien outre-mer², la publication d'Hélène Échinard doit être saluée comme contribution à l'histoire du service de santé, à l'histoire des femmes en guerre, à celle d'une femme dont la vie a été marquée par cette expérience de l'été et l'automne 14. Si quelques journaux d'infirmières ont été publiés en France dans les années 1920 et 1930, il y en a sans doute encore beaucoup dans les lieux d'archives ou les greniers des familles.
- 6 La seconde publication, *Femmes sur le pied de guerre*, est un élément d'une entreprise plus vaste destinée à valoriser le fonds exceptionnel conservé par la famille Resal : 3 500 lettres échangées pendant la guerre et 300 photographies. La cheville ouvrière en est Laurent Véray, spécialiste d'histoire du cinéma, qui rencontra il y a une vingtaine d'années Jacques Resal, fils d'un des jeunes mobilisés de la famille pendant la Grande Guerre. Le Centenaire a été l'occasion, pour Jacques Resal et l'universitaire Pierre Allorant, un cousin de la famille, de publier l'ouvrage qui sélectionne environ 700 lettres, celles adressées, entre le 3 août 1914 et le 23 novembre 1918, à Salem Resal – l'un des quatre fils mobilisés, le seul qui ait traversé la guerre sans encombre – par trois générations de femmes : sa grand-mère, sa mère et ses deux sœurs. De son côté, Laurent Véray a pu réaliser le film *La Cicatrice. Une famille dans la Grande Guerre*, produit par Cinétévé pour France Télévision³. Le film est prolongé en 2015 par l'ouverture de Plateforme 14-18, web-crédation multimédia interactive qui permet de valoriser de façon pédagogique la totalité du corpus des archives Resal.
- 7 *Femmes sur le pied de guerre* contient, outre l'ensemble des lettres imprimées chronologiquement, un solide appareil de notes qui explicitent toutes les allusions, une préface de Brigitte Krulic et une présentation de Jacques Resal et Pierre Allorant. Préface et présentation donnent d'abord des clés de compréhension des protagonistes : un milieu bourgeois d'ingénieurs et de hauts fonctionnaires attiré par les sciences et les techniques (notamment l'aviation et la photographie), une famille unie et nombreuse – quatre fils et deux filles –, ouverte sur d'autres cultures – les quatre premiers, nés alors que leur père, directeur des tramways de Bordeaux pendant la guerre, était chargé en Tunisie de la construction du port de la Goulette, ont reçu des prénoms arabo-

musulmans (Mérim, Salem, Chérifa et Younès) –, profondément républicaine, proche de certains généraux. Préface et présentation tirent également les principaux enseignements du contenu de la correspondance, ce qui rend répétitive la tâche de recension. Je soulignerai cependant quelques points qui se dégagent à la lecture de cette passionnante et émouvante correspondance.

- 8 Comme l'ont déjà souligné d'autres publications du même type, celle-ci montre de nouveau l'ampleur des échanges épistoliers entre l'arrière et l'avant et l'importance de la lettre pour qui la reçoit et l'écrit : la lettre, souvent qualifiée de « bonne lettre », donne des nouvelles, rassure, permet de penser l'avenir ; elle apporte comme l'écrit Julie, la mère de Salem et l'épistolière la plus fidèle, le « plaisir de causer ensemble » (4 novembre 1914). Deuxième remarque : le titre est particulièrement bien choisi pour souligner le patriotisme de Julie et de ses deux filles qui, comme les féministes également très patriotes dans leur grande majorité, appartiennent à une élite féminine. Mérim, la fille aînée née en 1888, professeuse de piano à Paris, est la plus virulente pour dénoncer les « brigands de Prussiens », « les sauvages de boches », « les brutes d'Alboches » et appeler à en tuer le plus grand nombre possible. Pour le reste de la famille, le patriotisme est moins chargé de haine ; il repose sur le sens de la dignité et du devoir de tous et toutes envers leur pays – « notre belle France », « notre pauvre France » –, sur le sacrifice de soi librement consenti et l'assurance de la fierté des proches ; il attend de la guerre l'émergence d'« une France grande et indépendante ». Ce patriotisme résiste au temps et aux épreuves qui n'ont pas épargné la famille : mort d'un fils, Younès né en 1891, le 10 septembre 1914 en Argonne, nouvelle apprise après trois semaines d'inquiétude ; graves blessures subies en 1917 et 1918 par les deux plus jeunes fils engagés dans l'aviation – l'un perd un œil puis est blessé à l'oreille, l'autre a la jambe abimée – ; décès en juin 1918 des deux grands-parents maternels qui n'ont pas supporté ces épreuves successives et leur évacuation devant l'offensive allemande de l'été 1918. Cependant, privilège d'un milieu aisé et qui a des relations, Julie a l'espoir de pouvoir ramener son fils mort et peut se rendre au chevet des blessés qui bénéficient des meilleurs soins possibles.
- 9 Cette correspondance, qui évoque à plusieurs reprises l'embauche aux tramways de Bordeaux de femmes d'employés mobilisés, fait par ailleurs toucher du doigt les effets de la guerre sur la vie des femmes en général, de ces épistolières en particulier. Les difficultés matérielles touchent peu cette famille aisée qui continue à voyager entre ses maisons, à aller de temps à autre au spectacle, même s'il « n'est plus question de dîners » mondains ou couteux ; elle offre un appareil photo à Salem et tire des photographies pour le jeune officier et les hommes qu'il commande. Chacune à sa manière, la mère et les deux filles se mobilisent pour apporter leur contribution à la France en guerre. Pivot de la famille, Julie assure le quotidien, veille sur le bien-être et le moral de toutes les générations, mais n'oublie pas de contribuer à des œuvres philanthropiques pour aider les femmes et les enfants dans le besoin, comme par exemple leur procurer des vêtements ; elle envoie aussi à Salem des paquets qui contiennent des cadeaux pour ses compagnons de tranchée, se félicitant dans une lettre d'un « mélange et [d']un rapprochement qu'on n'aurait jamais pu espérer dans d'autres circonstances » (24 avril 1915). Elle est ainsi marraine de guerre d'un soldat originaire de Douai, en zone occupée par les Allemands, et donne également des heures à un hôpital de Bordeaux. Dès le début de la guerre, Chérifa, née en 1892, partage son temps de bénévole – jusqu'au surmenage et à l'épuisement nerveux – entre la direction d'un ouvroir de couture et l'hôpital où elle est d'abord lingère avant de préparer en 1915 un

examen (sans doute de la Croix-Rouge) et de devenir infirmière ; elle en passe un second en juillet 1918. Son établissement, loin du front, sans doute le même que celui de sa mère, reçoit les soldats blessés en Champagne ou dans l'Aisne, mais connaît une affluence très variable avec des périodes où des lits sont vides. Les blessés qui y sont envoyés ne sont pas des cas désespérés puisqu'elle écrit ne jamais « avoir vu mourir » avant la mort de ses grands-parents. De son côté et comme sa mère, Mériem a adopté un filleul de guerre, mais continue à donner ses leçons de musique, sa volonté du début de guerre d'« expier le crime » de n'avoir « pas encore été capable d'être la maman de bons petits Français » en « soignant les fils blessés » s'étant heurtée à une trop grande affluence de candidatures (23 novembre 1914). Ces femmes bourgeoises expriment dans leur propos une certaine condescendance de classe – qualifiant par exemple le filleul de « brave bougre » ou soulignant ses difficultés à écrire – et partagent les conceptions racistes de leur temps : arrivés fin 1917, les blessés originaires de la Guadeloupe, « nègres », sont décrits comme de « grands enfants gentils », mais « le mulâtre » qui fait des « déclarations » aux infirmières est qualifié de « prétentieux » et suscite hilarité et indignation.

- 10 La guerre a-t-elle modifié la trajectoire individuelle de Julie et de ses filles qui n'avaient pas eu les mêmes carrières scolaires que leurs frères ? A-t-elle modifié leur appréhension du monde ? Il est difficile d'y répondre faute de données incluses dans l'ouvrage. Quelques éléments cependant. Chérifa décide en octobre 1918 de se préparer au baccalauréat que passent encore peu de jeunes filles à l'époque et Julie livre ses réflexions quelques années plus tard (annexe 6, « Ce que la guerre m'a fait comprendre »). Outre la reconnaissance tardive d'un temps de mensonges et de censure – elle était beaucoup moins critique entre 1914 et 1918 –, Julie souligne les différences de comportement entre Français de l'arrière, la capacité pour certains – et certaines – de « faire des choses dont on serait incapable en temps ordinaire », le poids des épreuves subies en territoire occupé...

NOTES

1. Sur l'affaire dite du 15^e corps, voir Maurice Mistre, *La légende noire du 15^e corps. L'honneur volé des Provençaux par le feu et l'insulte*, Forcalquier, C'est-à-dire Éditions, 2015 [2008] et Jean-Yves Le Naour, « Il en restera toujours quelque chose ? Solder les comptes de la rumeur du XV^e corps », *Cahiers de la Méditerranée*, 81/2010, p. 253-263.
2. Margaret R. Higonnet, *Nurses at the Front: Writing the Wounds of the Great War*, Boston, Northeastern University Press, 2001 ; Mélanie Morin-Pelletier, *Briser les ailes de l'ange. Les infirmières militaires canadiennes (1914-1918)*, Outremont (Québec), Athéna, 2005.
3. Pour voir le film : <http://cineteve.com/documentaire/la-cicatrice/>

AUTEURS

FRANÇOISE THÉBAUD

Université d'Avignon